

Mohamed BENCHICOU
Journal d'un homme libre

(Riveneuve éditions, 2008, 382 p., 20 €)

La première gorgée de liberté

On sort de prison un jour ou l'autre, on ne quitte jamais sa cellule.

Cette vérité amère, tous les anciens détenus l'ont vérifiée. Le prisonnier qui franchit la grande porte pour revenir au monde emporte avec lui quelques barreaux, à son insu.

Quand Mohamed Benchicou, le directeur du journal *Le Matin* interdit depuis 2004, est enfin libéré, ce 14 juin 2006, après deux ans de détention, c'est un homme nouveau. Plus déterminé que jamais. Il va troquer les ténèbres du cachot nauséabond contre la lumière d'Alger, la généreuse, qui ne l'a pas oublié.

C'est un homme nouveau qui porte un regard nouveau sur le monde. Un regard lavé des anciens orgueils, épuré par la fréquentation des damnés, cette longue cohabitation avec les enfants de son peuple, brisés par l'enfermement.

D'autres prisonniers célèbres ont dit à quel point la prison peut être aussi une école, où se forgent et se renforcent les convictions et le fer du combat. La prison d'El Harrach, ce fut aussi pour lui une école de l'autodérision, où l'on apprend à « neutraliser la misère », « traiter le calvaire par l'ironie », « rester étranger à sa propre déchéance », bref, à pratiquer l'art de la noukta dans lequel excellent les Algériens.

C'est un homme nouveau qui sort, la tête haute. Il n'a rien renié des idées qui l'ont conduit au secret. Deux années d'enfermement n'ont pas entamé son énergie.

Désormais, le journaliste va pouvoir reprendre son destin en main. Un destin d'homme libre qui ne sera plus jamais seul. Dans cette nouvelle vie qui le happe dès sa sortie, ses compagnons de cellule l'accompagnent, vont partager sa vie, véritables vigiles de sa conscience. L'auteur nous fait entendre ces voix de l'ombre avec lesquelles il dialogue, qui ne le quitteront plus.

Ce livre est le magnifique témoignage d'un homme qui se sait exceptionnel et qui apprend l'humilité. Dès la première minute de liberté : « En portant ce regard dépouillé sur les hommes, je compris qu'ils ne me demandaient rien. »

Quelle expérience étrange et excitante que cette liberté retrouvée, la première minute, surtout. Cette première minute tant attendue il n'a pas le temps de la vivre ! Pourtant, quelle délectation dans ce récit minutieux et plein d'humour, véritable première gorgée de liberté à la manière de Delerm. Mais qu'importe, il y en aura tant d'autres à vivre, des minutes précieuses : « Pourquoi désespérer de ne plus la rencontrer cette première minute de liberté, puisque nous avons

toujours le privilège d'être dirigés par un régime tyrannique ? »

Non, le journaliste n'a rien perdu de sa verve caustique et flamboyante. Délaissant par moment le ton véhément qui le caractérise, il nous offre quelques pages intimistes sur Alger, capitale de lumière et de favelas. Admirant la mer, il entend le cri des jeunes desperados : « Les vagues fiévreuses [...] crient le nom d'une nouvelle cicatrice apprise en prison : harragas ! »

De son séjour, il a retenu une grande leçon : être au plus près des humiliés, des pauvres, des sans voix. Comme un engagement renouvelé.

Ce livre, c'est l'histoire d'un pays raconté avec les mots de la prison, l'histoire du territoire des Frères Ali Gator, avec ses personnages aux noms féroce-ment évocateurs : Ahmed P'tit Cobra, Abdul le Persan, Yazer le Vizir et Kaiser Moulay. Des personnages qui règnent sans partage sur une « joumloukia », sorte de pseudo-république aux allures bananières que le journaliste, à peine libéré, ne se prive pas de brocarder. Avec panache.

Combattre l'orgueil, oublier les vanités, être soi-même, plus vrai que vrai : Ami Moh, celui qui est né en prison, dans les geôles d'Alger, celui dont le regard a épousé la clairvoyance pour le meilleur

et pour le pire, mène aussi un combat contre lui-même.

« J'ignore comment on va à la rencontre de ces milliers de regards. Ce que je sais est qu'il est inoubliable et bouleversant, comme dit le poète, d'avoir incarné cet espoir-là ne serait-ce qu'une minute aux yeux de tant d'êtres solitaires. »

La prison, riche et douloureux voyage au cœur des hommes. Les vivants et les morts. Ces morts familiers auxquels il donne aussi la parole afin que nul n'oublie qu'ils ne sont pas morts pour rien. Ces journalistes assassinés en plein élan, dont l'Algérie est privée aujourd'hui : Tahar Djaout et « son air renfrogné, » Saïd Mekbel et « sa voix duveteuse » : « ne laisse personne dire que nous sommes morts apaisés ; crie d'une montagne que nous fûmes ensevelis avec notre impatience. »

Le « journal d'un homme libre » c'est l'histoire de la rencontre avec les siens, les petites gens de son pays, de ce lien que l'expérience traumatisante de la prison a plus que jamais consolidé. C'est le récit d'une exigence et du combat que l'homme mène pour continuer à être, plus que jamais, à la hauteur de l'espoir qu'il incarne, cet espoir qu'il a lu dans les yeux de son peuple. Ce peuple qu'il aime tant.

KELTOUM STAALI